

J.-B. PONTALIS

après freud



tel gallimard

Pour Jean Pouillon

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR

La première édition de cet ouvrage est parue en 1965 dans la collection « Les Temps Modernes » (Julliard).

La seconde, publiée dans la collection « Les Essais » (Gallimard), comporte deux textes supplémentaires : L'utopie freudienne et Questions de mots.

La présente édition reprend, telle, la précédente. L'auteur y a seulement ajouté un post-scriptum en 1993.

PRÉFACE

Après Freud... On ne l'entendra pas comme le constat que Freud est « dépassé » ; s'il fallait dresser un constat, il inviterait, non à un dépassement, mais à une lecture. Car, en France du moins, c'est surtout par ceux qui s'y opposaient qu'on a longtemps pris connaissance de Freud : pour commencer, l'injure et le sarcasme, puis le souci de distinguer le bon grain de l'ivraie, enfin l'acceptation, mais doublée d'une intention explicite de réforme (nous dirons en philosophes ce que Freud, mal dégagé d'un bric-à-brac vieilli, a voulu dire). Même du côté des psychanalystes, la fidélité proclamée n'allait pas toujours sans équivoque : ce fut par exemple une manière de refuser Freud que de dénoncer ou de mettre entre parenthèses sa passion spéculative pour localiser son apport dans une technique thérapeutique qu'on isolait alors au sein d'un langage de plus en plus hermétique qui a rendu tout un temps la « littérature » psychanalytique illisible. Cela a changé : depuis quelques années, l'édifice comme la personne de Freud commencent à retrouver leur stature.

Mais il ne faut pas oublier cette réticence. S'il a fallu si longtemps pour que la découverte freudienne ne soit plus niée ou affadie, cesse de se déformer pour mériter enfin l'accueil des philosophes et sache se faire reconnaître

Après Freud

en tant qu'elle est ce décentrement que d'emblée y vit Freud, c'est là un fait assez massif pour qu'on ne le tienne pas pour privé de sens une fois qu'il n'occupe plus le devant de la scène. D'autant que le destin apparemment inverse, celui de l'engouement, du retentissement immédiat dans l'idéologie, tel que de nombreux observateurs l'ont constaté aux États-Unis, fait figure de destin complémentaire. Il y a en effet bien des manières de se trouver après Freud, comme d'être après son analyse. Quand Freud retrouve, une quinzaine d'années plus tard, ce petit Hans qu'il avait accompagné si loin dans l'exploration d'un monde intérieur pourtant plein de bruit et de fureur, et cherche à savoir ce qu'il en est resté, il s'entend répondre : rien. Hans a tout oublié. Apparemment, aujourd'hui, on n'oublie pas qu'on a été analysé ; on le ferait plutôt valoir. Il m'est revenu plus d'une fois que, pour clouer le bec de son interlocuteur, il fallait désormais l'interrompre : « moi, je sais ce que je dis, j'ai été analysé ». Dénégation de l'inconscient assurément moins émouvante que celle de Hans : l'analysé devient l'homme fort, qui peut sans vergogne se poser en modèle.

Ces anecdotes parlent l'une et l'autre. Elles nous disent qu'en se situant après, on risque d'accentuer la méconnaissance, d'être plus fermé qu'avant. Car, dans la névrose, une vérité, même si c'est sous une forme déplacée, discordante, s'affirme : mais dans une « adaptation » qui prend appui sur la psychanalyse seulement pour fortifier le refoulement ou renforcer une image de soi, on n'aperçoit plus le désir qui fait signe, seulement la défense qui s'installe.

On pourrait en dire autant d'une certaine façon de comprendre l'acquis psychanalytique. Là aussi, la décou-

Préface

verte, on l'aurait derrière soi, comme quelque chose de déjà effectué : l'analyse ne serait que l'organisation d'un savoir. Pourtant le premier effet de l'expérience analytique — que ce soit comme analysé ou comme analyste — est bien de récuser ce schéma experimentaliste, et ceci non pas seulement parce qu'une relation intersubjective aussi extrême est marquée de l'imprévu mais parce qu'il est de la nature même de ce qu'elle met en jeu d'échapper aux prises du concept, de dérouter le savoir. Quand Freud, à la fin de sa vie, aborde encore une fois la question du transfert, c'est d'abord pour souligner l'étrangeté du phénomène. Il faudrait que nous retrouvions nous aussi, comme au temps des origines et pour mieux cerner l'irréductible, l'étrangeté de ce que nous manipulons (mieux placés peut-être seulement en ceci que nous pourrions faire apparaître comme modèles telle notion, telle hypothèse qui faisaient partie de l'appareil conceptuel de Freud et leur restituer ainsi leur fonction de métaphore). Longtemps nous avons suivi la voie inverse, par volonté d'intégrer la psychanalyse sans mettre en cause nos catégories : définissant par exemple l'inconscient comme effet de la mauvaise foi ou lieu de l'implicite, le refoulement comme opération intentionnelle, le transfert comme la survivance de sentiments conditionnés ou modelés par l'enfance. Mais il n'est plus nécessaire aujourd'hui de faire la preuve de l'extraordinaire mise à plat qu'a subie le discours freudien.

Il ne faudrait pas pourtant tout imputer à la « résistance » : il y a incontestablement une difficulté particulière à rendre sensible, et intelligible, la réalité psychanalytique. On dira qu'il existe un certain nombre de données de fait que nul ne songerait plus à récuser. Mais, presque

Après Freud

aussitôt, il faut faire intervenir l'interprétation, aller au-delà du savoir positif: par exemple, la psychanalyse transforme, en extension et en compréhension, la sexualité, soit; mais qu'est-ce qui l'autorise à trouver dans ses avatars, plutôt que dans l'économie et la maturation des besoins, la ligne brisée d'une progression, à voir en elle l'objet électif du refoulement? De même il est bien vrai que l'étude des mécanismes du rêve dans la Traumdeutung a sa vérité intrinsèque mais elle n'acquiert sa portée psychanalytique qu'avec l'hypothèse de l'équivalence structurale et fonctionnelle du rêve et du symptôme et que par référence à la conception métapsychologique qui lui est sous-jacente: ce désir inconscient qui vient s'accomplir dans le rêve, et qui est la réalité psychique par excellence, quel statut lui reconnaître? L'observateur, malgré qu'il en ait, se fait philosophe. Quant à la valeur centrale que les psychanalystes accordent au complexe d'Œdipe dans la constitution même du sujet humain, elle resterait littéralement incompréhensible si l'on prétendait s'en tenir à un niveau éthologique qui ne prendrait en considération que l'interaction d'un individu et de son entourage familial et social.

Encore s'agit-il là de notions sur lesquelles d'autres disciplines ont prise: c'est ainsi que l'apport ethnologique, principalement celui de Lévi-Strauss, a beaucoup contribué à faire saisir (aux psychanalystes eux-mêmes) la fonction de l'Œdipe. Mais, plus on approche de réalités proprement psychanalytiques comme le transfert et le fantasme, qui sont pour l'analyste la chose même, plus il devient difficile de se faire entendre extra-muros.

*

Préface

Peut-être commence-t-on à apercevoir les obstacles intrinsèquement liés au projet d'écrire sur la psychanalyse. Pour signaler d'abord les plus évidents : l'analyste est étroitement tributaire d'un langage, celui de Freud, qui n'a pu faire passer dans le registre du sens un champ jusque-là fermé (au moins pour les philosophes) qu'en le recouvrant d'une grille conceptuelle et sémantique infiniment plus complexe, mobile, diversifiée qu'on ne le croit généralement. En même temps, toute sa « science » a pour terre natale, sinon pour frontières, une expérience très singulière, irréductible à toute autre, progressive et jamais achevée, qui apparente la psychanalyse à l'initiation (si hostile que l'on soit à tout recours aux prestiges de l'incommunicable). L'analyste se trouverait donc doublement enfermé, dans un langage et dans une expérience.

Sans doute est-ce mal dire. En effet le lien entre l'une et l'autre n'est pas d'extériorité. Le langage, ici encore moins qu'ailleurs instrument, est coextensif à une expérience qui n'est que le lieu d'entrecroisement d'une série de discours (conscient, inconscient ; de l'analysé et de l'analyste). D'autre part, insister, comme il est indispensable de le faire, sur le caractère spécifique de l'expérience analytique (qui fait de l'analyse dite didactique le temps majeur de la formation à la fonction d'analyste) peut être équivoque, soit qu'on trouve là prétexte à vanter les possibilités exceptionnelles de communication, voire d'empathie, qu'offrirait la rencontre, soit qu'on se réfère à une conception de type inductif qui définirait la relation thérapeutique comme une expérience contrôlée à partir de laquelle on pourrait risquer, non sans périls, une extrapolation dans des domaines étrangers à la psychanalyse proprement dite. Mais on s'empêcherait alors de

Après Freud

rendre compte de l'invention de la psychanalyse aussi bien que des recherches de Freud dont la variété d'intérêts dit assez qu'il croyait possible de déceler et d'analyser l'activité de l'inconscient dans le domaine de l'art, de l'anthropologie ou de la vie quotidienne. Il y a toujours eu chez lui fécondité de l'échange entre ses expériences de clinicien et de lecteur, entre son destin personnel et son aventure spéculative et cet échange ne s'est jamais réduit à la transposition de notions dont seule l'expérience thérapeutique permettrait la découverte et la validation. Il note quelque part que la distinction entre psychanalyse médicale et appliquée, pour être pratique, n'en est pas moins incorrecte : « la véritable ligne de clivage passe entre la psychanalyse scientifique et ses applications, aussi bien médicales qu'extra-médicales ¹ ».

La leçon demeure vraie aujourd'hui. L'extension et la rigueur que la psychanalyse a su gagner dans le domaine clinique, le fait qu'elle n'ait plus besoin, comme aux temps héroïques, de chercher dans d'autres secteurs de quoi la confirmer, n'entraînent pas qu'elle n'ait rien à nous enseigner sur un champ très large d'activités humaines (à la double condition qu'une parenté puisse être établie entre elles et les productions de l'inconscient et que soit respectée la spécificité des secteurs de réalité envisagés). Aussi bien y a-t-il souvent plus de sel analytique dans une œuvre d'art agencée comme un fantasme, où l'inconscient parle à voix haute, que dans une contribution « savante » qui n'emprunte en fait à la science que l'apparente cohérence d'un langage tautologique.

C'est là ne rien dire d'autre que de rappeler l'exigence

1. Nachwort zur Frage der Laienanalyse, 1927.

Préface

méthodologique élémentaire qui est inhérente à toute discipline à prétention scientifique : mettre à jour ses déterminations internes. Cette tâche, la psychanalyse (comme discours scientifique sinon comme fonction thérapeutique) ne peut l'accomplir qu'en accentuant sa spécificité, c'est-à-dire aussi bien en élucidant, par l'enquête historico-critique, l'armature théorique, presque tout entière due à Freud, dont elle est à ce jour difficilement séparable, qu'en cernant les modes de réalité auxquels elle a affaire. Autrement, elle restera toujours tentée de revêtir pour se faire admettre dans la communauté scientifique, à laquelle elle apporte en retour ses prestiges abyssaux, telle parure au goût du jour. Loin de chercher à rejoindre les disciplines voisines par l'affirmation d'une convergence dans les intérêts, les méthodes ou les langages (ou en prenant leur bien à la philosophie et à l'idéologie dominantes pour s'émerveiller ensuite de ce qu'elle serait partout chez elle...), c'est en maintenant l'extrême de ses formulations, le paradoxe de ses découvertes, que la psychanalyse pourra être, est déjà, pour les sciences de l'homme, pour la philosophie, le signe d'une mutation comparable à celle qu'induit dans les cas heureux une analyse personnelle. Un tel changement, le sujet, quand il ne le nie pas, est inapte à le localiser.

Tout comme nous, quand nous sentons bien, au sens fécond du terme cette fois, que nous vivons après Freud : quelque chose a parlé, qu'il ne sera plus possible de faire taire, mais qui en même temps paraît chercher à s'enfouir davantage dans le creux de l'être² ; une écoute nous est

2. Ce n'est pas là simple image. Il suffira pour s'en convaincre de lire successivement *Le Livre du ça* de Groddeck (1923) où s'affirine pour la première fois, sous une forme quelque peu délirante, l'intui-

Après Freud

venue, plus attentive au non-dit, ou à ce qui se dit autrement, qu'au tumulte au silence pareil... L'enquête ne recueillera guère plus que ces formules banales, arrachées à grand-peine à ceux qui reviennent de loin et où se retrouvent l'avant et l'après absolus du temps de l'enfance : « c'était après... je ne vois plus les choses comme avant ». C'est dans la mesure où les questions que pose l'interlocuteur, même le mieux intentionné, paraissent toujours à côté, parce que nourries de toutes les certitudes, ancrées dans les notions qu'on a vu précisément basculer, qu'on répond comme l'on peut, avec une réserve qui irrite, et qu'on écrit un livre. Comme il nous manque le récit de ce décentrement ! Quel psychanalyste écrira jamais ses *Tristes tropiques* (il pourra demander son titre à Lewis Carroll. Au choix : De l'autre côté du miroir ou La Chasse au Snark).

La réalité psychanalytique est donc celle-là même que fait apparaître l'instauration d'une certaine situation, définie conjointement par la règle de tout dire et le transfert qui s'y développe, situation qui a révélé, de façon quasi spontanée, sa parenté profonde avec l'objet de l'investigation ; mais, d'autre part, il est impossible de limiter à cette situation — quelle que soit son aptitude à faire émerger le champ de l'inconscient, dans sa consistance et son autonomie, à en permettre la décomposition et à en faire

tion psychosomatique, et *L'Investigation psychosomatique* (1963) où sont rapportés *in extenso* les premiers entretiens avec certains types de malades, incapables de ce que les auteurs (C. David, P. Marty, M. de M'Uzan) nomment l'élaboration fantasmatique, et comme voués à un langage opaque, quasi indifférencié, des organes. L'impression est saisissante : le « livre ouvert » est devenu « livre fermé ». Selon les auteurs, il s'agirait là de malades particulièrement représentatifs de l'homme contemporain.

Préface

jouer les transformations internes — la valeur d'emploi des lois, des processus, des relations qui s'y découvrent. Contradiction apparente, qui est loin d'être insurmontable : elle est celle de toute science à ses commencements.

Mais elle est accrue en psychanalyse (et c'est là l'obstacle majeur que rencontre toute tentative pour faire passer l'essentiel de la réalité psychanalytique dans le langage commun) dans la mesure où cette région de l'être que Freud a tirée de la nuit, et à laquelle il est si difficile d'assigner un statut ontologique, doit son efficacité structurante précisément au fait de sa latence : elle est transindividuelle et présubjective, transtemporelle, ou hors de la série temporelle des événements, et laisse la conscience, sinon sans savoir, du moins sans prise. La science psychanalytique ne peut donc avoir pour visée (Freud n'a-t-il pas posé d'emblée comme étant à surmonter la contradiction inhérente, dans ses termes mêmes, au projet d'édifier une science de l'inconscient ?) de dresser un relevé, encore moins de faire l'inventaire, d'une réalité dont l'analyste saisit dans le détail de la cure les effets multiples et renouvelés mais dont le langage, soumis aux exigences d'une rationalité, aussi bien dans ses lois que dans son exercice, très distante de la logique de l'inconscient, fournit malaisément des équivalences. Difficulté dont on mesure à quel point elle est loin d'être toute théorique, dès qu'on se propose par exemple de faire saisir, au-delà du compte rendu linéaire des séances, la structure et le déroulement d'une analyse.

Ce qui s'énonce chez Freud et dans l'expérience qu'il institua commence seulement à produire ses effets dans notre culture : sentiment devenu pour moi une évidence, mais que le psychanalyste tout engagé dans sa pratique

Après Freud

peut ne plus éprouver ; quant à celui qui considère la psychanalyse du dehors, comme un objet offert à l'investigation scientifique, comme une question posée à la réflexion philosophique, à moins qu'il n'y voie un mythe qui a réussi, il se réfère par position, pour ne rien dire de son propre aveuglement, à un type d'appréhension du réel, fondement d'un certain savoir (soucieux de cohérence et d'homogénéité) et d'un certain langage (visant un sens stable et univoque), qui lui rend difficile l'accès au mode d'être de l'inconscient. De plus en plus, on fait parler le psychanalyste (« ici il dirait que... etc. »), preuve entre mille que, plus souvent sollicité qu'entendu, il communique mal avec ses contemporains. Échec dont il serait grave de s'accommoder car le psychanalyste est, sinon l'interprète véridique, à tout le moins le témoin de ce qui parle en nous, et par nous, à notre insu et il sait par profession ce qu'il en coûte aux hommes, dans la souffrance qu'ils endurent et infligent, de ne pas vouloir, de ne pas pouvoir entendre.

*

Les textes ici rassemblés en un livre sont des écrits de circonstance, qu'ils aient été provoqués par la lecture d'une œuvre, psychanalytique ou littéraire, ou destinés à rendre compte d'une expérience, à définir l'esprit d'une recherche en cours : rencontres parfois heureuses, parfois irritées, mais rencontres, et comme telles marquées de contingence. Ce sont aussi, pour la plupart, des textes critiques qui se situent, à diverses distances, parfois éloignées, de Freud mais toujours dans le champ qu'il a ouvert ; ils forment ainsi, de façon plus ou moins accusée,

Préface

un langage sur ce qui est déjà langage. Ce sont enfin des textes qui ont presque tous été composés au cours de mes « années d'apprentissage » psychanalytique, et de cela surtout ils portent la marque.*

Il se peut que cet ensemble de traits soit purement accidentel ou n'ait d'autre sens que de me signifier moi-même. Il se peut aussi — et c'est bien entendu sur ce présupposé que ce volume a pris forme — que précisément dans leur caractère partiel et la reprise des mêmes thèmes, par leur insertion dans une formation personnelle, ces « chroniques psychanalytiques » indiquent quelque chose qui intéresse la nature et la situation mêmes de la psychanalyse.

Février 1965.

* On trouvera indiquée, à la fin du volume, leur date de parution.

J.-B. PONTALIS

après freud

Ce livre, recueil de textes pour la plupart publiés dans la revue de Sartre *Les Temps modernes* au cours des années cinquante où je découvrais la psychanalyse, ne peut se lire aujourd'hui sans être relié à mon évolution personnelle. Je ne crois pas pourtant avoir été le seul de ma génération à avoir tenté de jeter une passerelle, qui m'apparaît maintenant bien fragile, entre l'« existentialisme » de Sartre et le « structuralisme » de Lacan.

Différents à coup sûr, ces deux-là, ces deux monstres d'intelligence, ces deux possédés du langage, ces deux êtres ignorant la mesure ; opposés même en tous points. N'empêche ! « Sacré Sartre », « sacré Lacan », disaient de l'un et de l'autre ceux qui les connaissaient. Deux grands séducteurs, mais qui n'ont jamais réussi à se séduire, et voilà que je rêvais de les faire intellectuellement se rejoindre, comme pour provoquer une rencontre aussi aberrante que celle, inventée par Maldoror, d'une machine à coudre et d'un parapluie, tout en étant bien résolu à ne pas servir de table de dissection.

Critiques, parfois polémiques, premières étapes d'une formation psychanalytique, ces essais, divers par leurs thèmes manifestes comme par les auteurs évoqués, gravitent autour d'une question latente : qu'est-ce que vivre, qu'est-ce que penser après Freud ?

J.-B. P.



9 782070 728435



93-III

A 72843

ISBN 2-07-072843-9

50 FF tc

Paul Klee : "Gefangen, 1940 (Le prisonnier)".
Collection Beyeler, Bâle © ADAGP, 1993.